

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Invitation au voyage

Sylvie Massicotte, *Voyages et autres déplacements*, Québec, L'instant même, 1995, 128 p., 14,95 \$.

Rachid Tridi, *Le doigt dans l'engrenage*, Montréal, Éditions des Intouchables, 1995, 180 p., 19,90 \$.

Marc Vaillancourt, *Le petit chosier*, Montréal, Triptyque, 1995, 188 p., 18 \$.

Claudine Potvin

Numéro 81, printemps 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38824ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Potvin, C. (1996). Compte rendu de [Invitation au voyage / Sylvie Massicotte, *Voyages et autres déplacements*, Québec, L'instant même, 1995, 128 p., 14,95 \$. / Rachid Tridi, *Le doigt dans l'engrenage*, Montréal, Éditions des Intouchables, 1995, 180 p., 19,90 \$. / Marc Vaillancourt, *Le petit chosier*, Montréal, Triptyque, 1995, 188 p., 18 \$.] *Lettres québécoises*, (81), 34-35.

Sylvie Massicotte, *Voyages et autres déplacements*, Québec, L'instant même, 1995, 128 p., 14,95 \$.
Rachid Tridi, *Le doigt dans l'engrenage*, Montréal, Éditions des Intouchables, 1995, 180 p., 19,90 \$.
Marc Vaillancourt, *Le petit chosier*, Montréal, Triptyque, 1995, 188 p., 18 \$.

Invitation au voyage

Tout texte propose une promenade, mais le paysage ne séduit pas toujours. Attention au *bad trip*.

NOUVELLE
Claudine Potvin

MARC VAILLANCOURT SIGNALA QUE « CHOSIER » se dit pour indiquer qu'il y a bien des choses dont on ne peut rendre compte. On ne peut en effet totalement rendre compte des choix d'un écrivain, par exemple. On peut les justifier, les définir, les comprendre, les analyser, les comparer, les savourer tout bonnement ou les rejeter au nom d'un goût lui-même à préciser, ce dont témoigne ma lecture des recueils de Massicotte, de Tridi et de Vaillancourt.

C'est toujours plus facile pour ceux qui partent

Ou serait-ce plutôt le contraire ? Partir, rester, cela revient un peu au même ; au fond, tout voyage renvoie à une surcharge ou à une décharge face au réel. Le deuxième recueil de Sylvie Massicotte offre la même qualité d'écriture que son premier paru en 1993, *L'œil de verre*, qui avait reçu un accueil favorable de la critique. L'auteure y construit à nouveau l'ensemble de ses récits autour d'un motif, ici le voyage, qui sert à la fois de déclencheur de la fiction, de prétexte, de projet narratif et de décor. Métaphores de grands et de petits déplacements, explorations intérieures, départs, arrivées, morts, décalages, attentes, les voyages évoqués par l'auteure refusent tout exotisme et ne s'élaborent en aucun

cas sur le nostalgique ou le pittoresque, encore moins sur un effet de découverte. Curieusement, le passé semble nous ramener avant tout vers un présent d'où le souvenir serait presque totalement absent. C'est bien une forme de familiarité que les voix recréent à travers un départ raté, un retour attendu, une reconnaissance des lieux, « comme sur la carte » (p. 76), un partage inespéré, une rencontre plus ou moins insolite.

Les textes de Massicotte tirent une partie de leur force de leur brièveté ; les vingt-huit mini-contes de *Voyages et autres déplacements* dépassent rarement quatre pages. L'auteure a le don de la séquence et condense de façon fort efficace le genre déjà succinct de la nouvelle. Ses histoires se donnent comme des *flashes* cinématographiques, incisifs, percutants, tranchants et pourtant persistants tel un sifflet de locomotive dans la nuit. Le récit fait image, tout simplement : contenu dans une ambivalence propre aux départs, il annonce sans expliquer, il résume sans développer une situation ou un personnage, donnant des indices de sens comme des états de fait. Constat, fragment donc, un peu à la manière d'un instantané, le récit signale avant tout un moment, raconte un « avoir été là » :

Mais tout de même je gratte, avec mon couteau, je gratte le vernis de la table de bois, comme s'il y avait quelque

chose là-dessous, quelque chose à gagner. [...] J'évide la surface des lettres avec le couteau. L'inscription est presque complète maintenant. I was here.
(« L'inscription », p. 38)

Inscription reprise dans « Porté disparu » (p. 108), une nouvelle dont le titre rappelle ironiquement la futilité de certaines existences :

« On m'attend », échappe-t-il en se levant. La serveuse hausse les épaules en le regardant partir. Les quelques égarés qui ont dit cela, en quittant le restaurant, se sont retrouvés dans le journal, quelques jours plus tard. Elle se demande où ils vont tous. (p. 110)

Un style sobre, des phrases ramassées, une prose qui refuse de s'étendre sur le sujet et qui débouche parfois sur l'ambiguïté, l'équivoque, l'absence de résolution de conflits par ailleurs à peine ébauchés, autant de « déplacements », au sens freudien, que l'écriture de Massicotte autorise. L'autre et l'ailleurs ramènent sans cesse à soi et à maintenant.

Un livre à lire pour le plaisir de découvrir l'autre côté des voyages, mais surtout pour apprécier comment, en si peu de mots, Sylvie Massicotte recrée et dépasse la banalité et l'ordinaire du quotidien.

Interdiction de circuler

Dans *Le doigt dans l'engrenage*, de Rachid Tridi, le voyage s'effectue toujours en sens unique. Bloquée d'avance, toute tentative de s'en sortir est vouée à l'échec. Les onze nouvelles contenues dans ce recueil se situent toutes, avec la France en toile de fond, dans l'Algérie post-révolutionnaire dont l'auteur est originaire ; elles constituent un commentaire sur l'injustice, la corruption, l'abus, la pauvreté, la misère sociale et psychologique d'un peuple victime d'une bureaucratie étouffante et d'un régime politique aliénant. Dans ce deuxième recueil, essentiellement anecdotique, l'auteur explore à nouveau les maux algériens sous le mode de la tragédie grecque, quoique dans ces tableaux de condamnation et de fatalité humaines le chœur et les dieux soient absents. Seule subsiste une sourde plainte laissée tout entière au lecteur. Ces drames s'avèrent tous plus touchants les uns que les autres. On ne peut que ressentir un malaise et un profond sentiment de révolte devant l'exploitation, la tromperie (« L'arrêté municipal », « Le voyage interrompu »), la tricherie (« L'examen »), le sacrifice d'une fille aux ambitions d'un père (« Le pacte »), la mort inutile d'une femme due à l'incompétence et à l'irresponsabilité des médecins (« L'hospitalisation »), le racisme (« Harki junior et la fièvre du samedi soir »), le meurtre désespéré d'un enfant



(« Infanticide volontaire à la tomate »), la folie qui en résulte (« L'étau »). Toutefois, le problème de ces récits réside dans leur prévisibilité. Après la lecture de deux ou trois textes, on connaît déjà le déroulement et la fin de toutes les histoires qui suivront puisque tous les protagonistes, on le sait, sont défaits d'avance, condamnés. Le malaise et la compassion ressentis au départ s'estompent pour ne laisser qu'une angoisse et finalement un agacement, comme si on attendait que la guillotine tombe. L'efficacité d'une écriture dite engagée disparaît sous la régularité et la répétition. Bien que l'anecdote varie, une certaine pauvreté de style ne permet pas au récit de décoller : uniformité du ton, manque de nuances ou d'effets, aucune recherche verbale, peu ou pas d'images ; bref, des récits d'un prosaïsme que la thématique aurait dû permettre de dépasser si l'on songe à la douleur et à la passion de ces tragédies humaines réduites à un point de vue manichéen. En ce sens, le livre de Tridi, qui a l'avantage d'ouvrir une fenêtre sur l'autre et de proposer un témoignage socioculturel et politique, déçoit. Il ne suffit pas de dire l'injustice, il faut la crier.

Que de choses dans ce « petit chosier » !

On ne peut pas reprocher à Marc Vaillancourt l'uniformité de ton ou le manque de nuances. On lit en quatrième de couverture ce commentaire qui décrit assez bien le travail de cet écrivain, mathématicien de formation :

Fantaisie, verve endiablée, constats désabusés, cynisme, observation narquoise, distance amusée, formidables coups de gueule, impudiques coups de cœur, les nerfs à vif et la peau douce... en tout cas, jamais de redites ! Dix-sept récits désopilants, fantasques ou féroces, pathétiques ou cruels [...], mais pour le baratin, alors là, zéro point. Lisez donc ce livre. On en reparlera.

J'ai lu *Le petit chosier* et j'y ai trouvé à la fois peu et trop de choses. Tout ce que l'éditeur promet s'y trouve logé, au superlatif. Marc Vaillancourt écrit bien, pas de doute : une prose élégante, un style raffiné, une verve intarissable, un art certain du récit, un sens de l'observation fort étudié, une complaisance étonnante dans le sarcasme, une habileté dans le maniement de la phrase, un humour acerbe. Mais que de clichés ! Dignes de la liste qui précède. Ne lit-on pas dans « L'abraxas » à propos d'Augustin que « [s]on bagou inventif, son érudition cocasse, son humour si particulier » représentaient « autant de vaccins topiques de l'ennui » (p. 132) ? Le recueil de Vaillancourt me paraît appartenir lui-même à ce modèle critique, pour reprendre les termes que nos anciens manuels de collège utilisaient pour qualifier certains chefs-d'œuvre littéraires.

Dans un premier temps, je dirais que la prose de Vaillancourt, par le ton pompeux et déclamatif, le sujet et les procédés stylistiques, tend à se situer plus près d'un romantisme ou d'un pseudo-réalisme désuets que d'une préoccupation contemporaine. De ces dignes bourgeois qui réunissent dans leurs résidences somptueuses des convives chargés de susciter l'intérêt au moyen d'un récit aux amis engagés dans la même activité autour d'une table à café, du récit de Nicéphore Calliste à l'histoire de la croix de Saint-Marien ou à la vie de Diogène, l'auteur se sert du procédé classique : faire raconter l'histoire par quelqu'un d'autre ou rapporter un texte entendu ou lu ailleurs, augmentant à plusieurs reprises la distance entre le narrateur et le narré. Cependant, ce qui rapproche davantage ces récits d'un goût passé, c'est l'usage que

l'auteur fait de l'érudition, qui n'a certes pas, comme dans les contes de Borges ou les romans d'Aquin, une fonction structurale et ludique, mais sert plutôt ici de vitrine. Pur étalage, artifice, l'allusion savante (références intertextuelles, citations latines ou grecques, notes bibliographiques, commentaires explicatifs) n'ajoute rien au récit sinon cela même qu'elle représente, un surplus qui ne fait que confirmer la présence d'un savoir littéraire. Dans ce cadre, le cultisme accentue le caractère superficiel du récit. On a de plus l'impression que l'auteur a composé son livre armé d'un dictionnaire dans le but spécifique d'accumuler des mots rares et des expressions toutes faites, des néologismes et des phrases alambiquées pour mortifier ses lecteurs. À titre d'exemple, ce passage tiré de « Au poil et à la plume », que l'on pourrait multiplier *ad infinitum* :

On se lasse de tout, même de fourgonner du zob dans les fendasses les plus niam-niam. On peut évidemment se faire entuber par des mastocs légionnaires qui sentent bon le sable chaud, ou enganyméder le bardache mais, à l'épreuve, c'est kif-kif bourricot. Enfin, je crois que tout le monde a compris : on peut moucher le tonarion. (p. 174)

Bien sûr, Vaillancourt se moque allégrement de la grande Culture érudite dans *Le petit chosier* et tente de désacraliser la littérature et l'élite qui la véhiculent. Or, il le fait en se servant lui-même d'un discours affecté, emprunté, lettré, voire docte, qu'il ne déconstruit qu'à l'occasion. *Le petit chosier* se transforme en un puits de science digne des « précieuses ridicules » dont on se lasse.



Marc Vaillancourt

Lise Gauvin
Entretiens avec
Fernand LEDUC

268 pages, 22 dollars

Suivis de
Conversation avec THÉRÈSE RENAUD

LIBER